Ami du Clergé du 25 novembre 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour l'Immaculée-Conception. — Les raisons divines de cet incomparable mystère, 561.
Instructions du dimanche. — III. *2e Dimanche de l'Avent :* Les miracles du Christ, 562. — IV. *3e Dimanche :* La joie chrétienne, 563. — V. *4e Dimanche :* Préparation à Noël, 565.
Les Saints Patrons. — *Sainte Odile, Patronne des aveugles :* Ce que la religion fait pour les aveugles, 566. — *S. Macaire d'Alexandrie, Patron des pâtissiers :* Usons des biens du Bon Dieu, mais n'en abusons pas, 568.
Sermons pour Noël. — I. « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie, » 570. — II. Fête de la religion et de la patrie, 571.
Sujets de circonstance. — *Pour la bénédiction d'une statue de S. Eloi :* L'honnête homme, le bon Français, le saint évêque, 573.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XIII. Le Deutéronome, 574.

POUR L'IMMACULEE-CONCEPTION

LES RAISONS DIVINES DE CET INCOMPARABLE PRIVILÈGE

Mes bien chers frères,

Dès le premier instant de notre existence, nous portons tous en nous, comme une tare héréditaire, le poids de la faute de nos premiers parents. C'est une loi générale que celle du péché originel. Elle a frappé l'humanité tout entière. Nous sommes là en présence d'un des dogmes fondamentaux de notre foi chrétienne.

Grâce aux mérites infinis du Christ Jésus notre Rédempteur, cette tache originelle peut être effacée dans les âmes qu'elle souillait. C'est par la vertu régénératrice qu'il a donnée au sacrement de baptême, que nos âmes ont été lavées et purifiées de cette souillure. Il s'en est trouvé d'autres, en nombre extrêmement rare, qui l'ont été par une prédilection toute spéciale de Dieu : dès avant leur naissance, S. Jean-Baptiste et, suivant quelques théologiens, le prophète Jérémie ont été délivrés du péché originel.

Que pouvait faire Dieu, en cet ordre, à l'égard de celle qu'il avait choisie de toute éternité pour être la mère de son divin Fils et l'enfanter au monde ?

Ce qu'il pouvait faire, ce n'était pas seulement de la purifier, c'était de la préserver totalement du péché originel. C'était de la doter, dès le premier instant de son existence, de toutes les grâces surnaturelles, pour en faire une créature d'exception, sans exemple dans le passé, sans espoir d'être reproduite dans l'avenir.

Pouvons-nous nous étonner d'une telle faveur et d'un tel privilège ? Non, m. f., Dieu le devait à sa mère ; il se le devait aussi à lui-même.

Ce sont là les deux idées que je veux développer devant vous en cet entretien.

I. — *Dieu devait à sa Mère le privilège de l'immaculée conception*

Il importe tout d'abord de préciser en quoi consiste ce privilège de l'immaculée conception dont la Vierge Marie a été l'objet. Nous n'en avons pas toujours une notion bien claire et bien exacte.

L'immaculée conception ne consiste pas dans une suspension miraculeuse des lois de la nature au premier moment de la formation de son corps de chair, et l'Eglise n'a jamais enseigné que Marie fût née d'une vierge comme son divin Fils. C'est là un autre privilège, absolument unique, qui n'était dû qu'à l'Homme-Dieu et que le Christ Jésus ne partage avec personne, pas même avec sa très sainte Mère.

Le corps virginal de Marie fut donc appelé à la vie selon les lois communes de la nature.

Mais qu'est-ce donc alors que l'immaculée conception ?

C'est, pour la mère de notre Sauveur, à l'instant même où son âme fut créée et unie à son corps, l'exemption de la tache originelle, c'est-à-dire que par une faveur divine, cette âme bénie, cette âme privilégiée, fut affranchie de la mystérieuse solidarité qui nous unit à nos premiers parents, qui nous fait participer à leur péché et qui veut que nous venions tous à l'existence, dépouillés de la grâce sanctifiante, de la pureté primitive et de l'amitié de Dieu.

Au moment même où l'âme de Marie fut unie au corps préparé selon les lois de la nature pour la recevoir, cette âme, par un incomparable bienfait de Dieu, se trouva dès lors surnaturellement toute pure et ornée de la grâce sanctifiante, comme autrefois l'avait été l'âme du premier homme dans l'état d'innocence, et même à un degré plus élevé encore, embellie de tous les dons intérieurs de la sainteté originelle, exempte de tout germe impur de concupiscence, comme du péché qui en est la source.

Voilà ce que c'est que l'immaculée conception de Marie.

Eh bien ! je le répète, Dieu devait à la T. S. Vierge Marie ce glorieux privilège.

Tout fils, véritablement digne de ce nom, désire éviter à sa mère jusqu'au moindre mal. Il veut mieux encore : il veut la glorifier autant qu'il lui est possible.

Or, en premier lieu, le péché originel est un mal, et un mal terrible, puisqu'il équivaut pour nous à la privation de Dieu et de l'amitié divine. Notre-Seigneur devait donc, dans un sentiment tout ordinaire de reconnaissance filiale, accorder à sa Mère ce privilège, cette exemption de la tache qu'aurait causée en elle le péché originel, de telle sorte qu'elle puisse dire que jamais, à aucun moment de son existence, elle n'avait été séparée de Dieu par le péché.

En vérité, pouvait-il agir autrement ? Parce qu'il n'y a pas de borne à sa toute-puissance, il pouvait préserver la Vierge Marie de la tache originelle. Pouvait-il ne pas le faire? Pouvait-il admettre qu'un jour sa Mère bien-aimée eût à souffrir d'un mal qu'il aurait pu lui éviter par un seul acte de sa volonté ? Pouvait-il permettre que la Vierge Marie pleurât, un jour dans sa vie, à la pensée de n'avoir pas toujours aimé son divin Fils? Evidemment non!

De plus, préserver la Vierge Marie du péché originel, c'était lui donner une gloire qui l'égalait aux anges du ciel et la mettait au-dessus de l'humanité tout entière. Et voilà un nouveau motif pour le bon Dieu d'accorder à la Vierge Marie le privilège de l'immaculée conception.

Puisqu'il pouvait l'élever à cette dignité incomparable et l'établir au sommet de la hiérarchie des êtres créés, il le devait, elle était sa mère et il était son

fils. Il l'avait choisie entre toutes les créatures de la terre pour l'engendrer à la vie terrestre.

Dieu devait donc à la Vierge Marie ce privilège de l'immaculée conception pour les deux raisons que je viens de vous dire : éviter à sa mère une peine, la combler d'une dignité et d'un bonheur sans pareil.

O Christ Jésus, n'est-il pas vrai que, sur le Calvaire, au milieu de vos souffrances, vous avez éprouvé un instant d'indicible bonheur à la pensée que votre sang, répandu pour effacer les péchés du monde, coulait si abondamment sur l'âme de votre sainte Mère que jamais il n'y avait eu en elle la moindre tache, la moindre souillure, et qu'avant d'effacer le péché originel dans tant d'âmes qui croiraient en vous, il avait miraculeusement préservé cette âme bénie entre toutes, à qui vous diriez : Ma mère, et qui vous dirait : Mon enfant !

II. — *Il se le devait à lui-même*

Quand Dieu arrêta, dans ses conseils éternels, que le monde serait sauvé par l'Incarnation de son Fils, il songea nécessairement à celle qui devait être la mère de ce divin Fils, à celle qui devait l'enfanter, devenir la source même où il puiserait sa chair et son sang.

Dès lors, il dut songer aussi, par respect pour lui-même et par souci de sa majesté divine, à se créer une mère qui fût digne de lui, autant que pouvait l'être une créature humaine. Il dut veiller à ce que rien ne manquât à sa perfection, puisqu'elle devait être appelée à de si hautes destinées. Il dut se plaire à faire revivre en elle toute la beauté, toute la pureté primitive de son image, déshonorée par le péché dans nos premiers parents et dans l'humanité par la contagion du péché.

Vainement alléguerait-on la loi générale. Qui ne sait que les lois les plus générales souffrent exception et peuvent admettre des accommodements, des privilèges ? Que l'immaculée conception de la Vierge Marie soit un privilège, une exception à la loi générale, y a-t-il là de quoi nous surprendre ? Tout dans la Vierge Marie n'est-il pas privilège et exception ? Dieu n'a-t-il pas voulu que la vie de celle qui devait être sa mère fût dissemblable en tout de la vie du reste de l'humanité ? Ne lui a-t-il pas donné une virginité féconde, un enfantement sans douleur, un cœur sans faiblesse, une vie sans tache, une mort sans souffrance ?

Si donc tous les plus grands prodiges sont naturels dans cette créature d'exception, incomparable, pourquoi voudrait-on que sa conception fût le seul instant de sa vie qui n'eût pas été marqué par un miracle ?

Eh quoi ! l'on voudrait que, dans ce cœur où devaient se célébrer les noces ineffables de l'Esprit-Saint, où Dieu devait descendre et se reposer, qu'en cette créature privilégiée à laquelle le Très-Haut devait s'unir pour donner au monde un Sauveur, on voudrait, dis-je, que le démon ait tout d'abord prévalu, qu'il en ait été le premier occupant, le premier maître, qu'il ait régné en ce temple incomparable qui devait être consacré à Dieu ?

Le bon sens se révolte à cette pensée. Et qui persuadera-t-on que les pensées de Dieu soient moins élevées et son amour moins bienveillant que les pensées et l'amour des rois de la terre, que nous voyons dans l'histoire ne rien épargner pour élever jusqu'à eux les épouses qu'ils se sont choisies ? A qui fera-t-on croire que l'Esprit de toute pureté et de toute sainteté, résolu de toute éternité à faire de la Vierge Marie son épouse, ait pu la laisser, même un seul instant, dans la misère de notre condition et dans l'ignominie de notre péché ?

Il ne l'a pas fait, soyez-en sûrs, m. f., il l'a préservée de toute souillure et de toute corruption, et comme autrefois Assuérus disait à Esther, son épouse : « Cette loi n'est pas faite pour vous, » Dieu dut dire à la Vierge Marie : « Cette loi du péché originel n'est pas faite pour vous. Vous en serez préservée, car l'Epouse de mon Esprit vivificateur et la Mère de mon Verbe éternel ne peut être qu'immaculée, sans ombre et sans tache ! »

* *

M. f., Dieu ne s'est pas contenté de décider et de réaliser ce prodige de la conception immaculée de la Vierge Marie. Il s'est plu à nous la révéler pour sa gloire et pour la gloire de sa T. S. Mère. N'est-elle pas déjà saluée par ce titre d'Immaculée dans les Saintes Ecritures, au Cantique des cantiques ? Au jour de l'Annonciation, l'ange ne s'approche-t-il pas d'elle en lui disant : « Vous êtes pleine de grâce... Vous avez trouvé grâce devant Dieu. »

Dès lors, tous les siècles la saluent de ce titre glorieux, Pères de l'Eglise, docteurs et théologiens proclameront à l'envi que la Vierge Marie a été immaculée dans sa conception et n'a point connu, comme nous, la tache du péché originel.

Mais il était réservé au siècle dernier d'entendre le Pontife suprême de l'Eglise proclamer d'une parole infaillible, au nom du Christ et de ses Apôtres, que « la doctrine qui affirme que la Bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa conception, a été, par une grâce spéciale du Dieu tout-puissant et en vue des mérites du Christ Notre-Seigneur, préservée du péché originel, est révélée de Dieu et par conséquent doit être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles et que, si quelqu'un avait la présomption, — à Dieu ne plaise ! — de penser contrairement à cette définition, qu'il sache que, condamné par son propre jugement, il a fait naufrage dans la foi et qu'il cesse d'être dans l'unité catholique. »

M. f., tous sans exception, nous avons foi en cet enseignement de l'Eglise, et c'est pourquoi ce soir, aux pieds de notre Mère du ciel que nous saluons avec amour de ce titre d'Immaculée, nous venons redire la parole du Pontife :

O Marie conçue sans péché, priez pour nous, pour que nous profitions comme vous du bienfait de la Rédemption et que nous puissions, durant toute l'éternité, chanter avec vous l'hymne de votre reconnaissance à Celui qui vous a préservée de la faute originelle et qui l'a effacée dans nos âmes ! *Magnificat anima mea Dominum... Amen.*

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

III

2e Dimanche de l'Avent

LES MIRACLES DU CHRIST

Mes bien chers frères,

Jean-Baptiste ayant appris, dans sa prison, les œuvres accomplies par le Christ, envoya deux de ses disciples pour lui poser cette question : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un

autre ? » Jésus leur répondit : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés. »

L'Eglise nous fait lire cette page d'Evangile le 2e dimanche de l'Avent. Elle constitue, en effet, une excellente préparation à Noël, à la venue de Celui qui, promis par Dieu, annoncé par les prophètes, révolutionnerait le monde par sa doctrine divine, si nouvelle pour les hommes égarés dans les erreurs et les vices du paganisme, l'étonnerait par ses prodiges, le charmerait par sa bonté. Il prouverait ainsi que, malgré l'humilité de sa naissance, il serait bien le Messie, le Sauveur attendu et le Fils de Dieu.

Il sema les merveilles sur ses pas : elles furent toutes des merveilles de bonté. Car il est venu apporter l'Amour, la Charité au monde ; il l'a prêché et il a donné l'exemple. Il s'est penché sur toutes les misères humaines, celles du corps et celles de l'âme ; il a mis sa toute-puissance et son Cœur divin à leur service, et il les a soulagées.

« Les aveugles voient et les boiteux marchent ; les lépreux sont guéris et les sourds entendent ; les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés. » C'était matériellement vrai, et les disciples de Jean l'ont vu et entendu ; ils ont été témoins de ces miracles extérieurs, qui les forçaient d'avouer qu'il était inutile d'en attendre un autre, et que ce Jésus, né sur la paille d'une crèche, il y avait une trentaine d'années, était bien « Celui qui devait venir ! »

Mais il est d'autres prodiges qui ne se voient pas des yeux du corps, parce qu'ils se passent dans les âmes, et qui sont, pour ainsi dire, de même nature, en tout cas infiniment plus précieux.

* *

Les aveugles voient. Ils ne voulaient se fier qu'à la pauvre lumière de leur raison, ou à celle de l'opinion, ou à celle du monde ; et ils erraient dans les ténèbres : c'était la nuit ; c'était le noir !... Et puis, sous une influence ou sous une autre, ils se sont tournés vers Jésus, la Lumière, la vraie Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, la Voie, la Vérité, la Vie, — et ce fut la merveilleuse clarté !

Les boiteux marchent. Ils n'avançaient qu'à grand' peine dans le dur chemin de l'existence. Quand encore ils avançaient ! Ils y rencontraient tant d'obstacles ; comment les auraient-ils franchis, eux qui se heurtaient et trébuchaient au moindre caillou de la route ?... Mais ils ont fini par rencontrer Jésus, qui les a pris par la main, et maintenant ni les cailloux ni les obstacles ne les arrêtent, et ils vont allègrement, sûrement, sur le chemin du ciel.

Les lépreux sont guéris. Ils étaient couverts de plaies, plus horribles les unes que les autres ; le péché avait dénaturé, détruit l'image de Dieu, Perfection infinie, imprimée dans leur âme. Ils ont vécu ainsi longtemps peut-être, et un jour, touchés par la grâce, ils se sont jetés à genoux, et ils ont dit : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! » Et Jésus a répondu : « Je le veux : sois guéri... *Ego te absolvo,* » et la lèpre a disparu !

Les sourds entendent. Ah ! ils n'étaient pas sourds en toutes occasions ; ils entendaient les vains bruits du monde, les appels du démon, et leur prêtaient une oreille attentive. Il n'y avait que pour Jésus que leurs oreilles étaient closes. Il frappait à la porte de leur cœur ; ils n'entendaient pas ! Il leur disait ; « Viens, suis-moi, » Ils n'entendaient pas !... Alors Jésus, qui ne prend jamais son parti de la brebis égarée, s'approcha plus près, et les sourds entendirent enfin sa voix : ils étaient sauvés !

Les morts ressuscitent. Ils semblaient bien morts, morts à jamais ! Le péché grave les avait terrassés, et leur âme, privée de la grâce sanctifiante, sans le désir de la recouvrer, n'était plus qu'un cadavre !... Mais le malheur est venu ; un ami véritable s'est fait pressant ; une mère, une sœur, une épouse, des petits enfants ont multiplié les prières, et Jésus s'est avancé près de ce tombeau où l'on sentait déjà l'odeur infecte de la pourriture, et il a dit, d'une voix forte, comme autrefois devant le tombeau de son ami Lazare : « Viens dehors ! Sors du triste état dans lequel tu te trouves ; sors de ton péché ; aie confiance : je suis la Résurrection et la Vie. » Ils se sont repentis ; ils ont été pardonnés ; ils se sont relevés...

Les pauvres sont évangélisés. Ils étaient pauvres, parce que Dieu leur manquait. Leur enfance ne l'avait pas connu ; ou l'on avait tout fait pour le leur faire oublier ; ou les mauvaises compagnies, la poussée des passions, l'orgueil le leur avaient fait rejeter. Et c'était le vide : un vide qui, à un moment de plus grande réflexion, leur donnait le vertige. Ils se sont rendu compte de leur indigence et de leur misère, et ils ont ouvert l'Evangile; ils s'en sont nourris ; ils s'en sont enrichis, — et il n'y a plus eu pour eux, en somme, que de beaux jours !

* *

A un degré quelconque, m. f., mais certainement, n'est-ce pas ? nous sommes de ces aveugles, de ces boiteux, de ces lépreux, de ces sourds, de ces morts peut-être, et de ces pauvres, qui ont besoin du secours tout-puissant du Christ-Dieu ! N'attendons pas que le mal soit trop grand ; adressons-nous à lui sans crainte et sans retard : nous serons guéris, nous vivrons, nous serons sauvés. Ainsi soit-il.

IV

3e Dimanche de l'Avent

LA JOIE CHRÉTIENNE

Mes frères,

« Réjouissez-vous dans le Seigneur, en tout temps; je vous le répète, réjouissez-vous... le Seigneur est proche. » Ces paroles de l'Apôtre à ses chers Philippiens, vous les avez chantées déjà dans l'Introït, et elles forment le thème de toute la liturgie de ce jour. Puisque l'Eglise nous invite ainsi à la joie, ne convient-il pas d'en faire l'objet de notre méditation? Guidés par l'Apôtre, nous chercherons quelle est cette joie si instamment recommandée ; nous verrons ensuite quelle attitude elle implique ; et enfin nous penserons au véritable motif de notre joie : « Le Seigneur est proche. *Dominus prope est.* »

I. — *La joie spirituelle*

« La joie est une chose que tout homme, un jour, a ressentie. » (S. Aug., *Conf.*, x, 21). Mais « il est une joie refusée aux impies, connue de vos serviteurs qui vous aiment, cette joie c'est Vous, ô mon Dieu. Et voilà la vie heureuse : se réjouir de Vous, en Vous, et pour Vous ; la voilà, il n'en est point d'autre. La placer ailleurs c'est poursuivre une autre joie que la véritable. » *(Ibid.*, x, 22).

Ainsi parlait S. Augustin. Il avait demandé la joie aux voluptés des sens ; il l'avait cherchée dans l'étude ; la mesquine auréole d'une réputation de beau rhéteur l'avait séduit. Mais son cœur assoiffé de bonheur avait toujours été déçu, jusqu'au jour où il s'était complètement tourné vers Dieu. Alors il pouvait s'écrier : « Quelles soudaines délices ne trouvais-je pas dans le renoncement aux délices des vanités ! En être quitté avait été ma crainte, et les quitter était ma joie. Car vous les chassiez de chez moi, ô véritable, ô souveraine douceur ! vous les chassiez, et à leur place vous entriez, plus aimable que toute volupté ; plus éclatant que toute lumière, mais plus intérieur que tout secret ; plus élevé que toute grandeur, mais non pour ceux qui s'élèvent en eux-mêmes. » *(Ibid.*, IX, 1).

Un exemple aussi frappant vous le montre bien, m. f., la véritable joie ne peut pas se trouver dans les biens d'ici-bas. Même les joies les plus honnêtes ne sont pas complètes ; semblables à toutes les créatures, elles fleurissent un instant, puis se dissipent bientôt. Car la joie est la satisfaction que produit en nos âmes l'accomplissement de nos désirs ; plus les désirs sont élevés, plus les joies sont nobles, plus aussi elles sont intenses et complètes. Le voyageur arrêté au pied de la montagne ne voit autour de lui qu'une très petite vallée ; mais il monte, et bientôt son horizon s'étend, et lorsque l'ascension est terminée, son œil est impuissant à percevoir tout ce qui se présente à lui. Ainsi, notre âme goûte une joie plus sereine à mesure qu'elle s'élève plus haut. « Au-dessus des nuages, — Le ciel est toujours bleu. — On touche les rivages — Où règne le Bon Dieu. » (Ste Thér. de l'Enf.-Jésus).

Voilà pourquoi l'Apôtre nous invite à élever nos cœurs pour goûter la vraie joie, plus élevée que toute grandeur. « Réjouissez-vous... dans le Seigneur. » « Lorsqu'on regarde vers le Seigneur, on est rayonnant d'allégresse » ; la joie est le fruit de l'Esprit d'amour.

C'est la présence de l'objet aimé qui cause la joie. Ainsi, « la charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (Rom., VIII) est la source de la véritable joie. Par la charité nous possédons en notre âme la Très Sainte Trinité. Où trouverons-nous plus grand bonheur ?

Notre esprit jouit de Celui qui est « la Lumière du monde », « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Il possède la Vérité infinie, absolue ; et si, maintenant, il ne peut la contempler à découvert, quelle joie de savoir qu'elle est en lui, toute entière ! « La lumière s'est levée pour le juste, et l'allégresse pour les âmes droites » (Ps. XCVI). « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

C'est dans la charité que notre cœur trouve aussi la vraie joie. « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a pas entendu, et son cœur n'a pas compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment » (I Cor., II, 9). L'amour de Dieu surpasse notre pauvre connaissance ; mais le peu que nous en saisissons suffit à notre joie. « Si quelqu'un a soif, disait Jésus, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, » et Isaïe avait chanté : « Vous puiserez avec joie aux fontaines du Sauveur. » (Is., XII). Le cœur qui aime Dieu « demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu en lui. » (I Jo., IV, 16). Il possède le bien infini, il vous possède, ô mon Dieu, « vous qui êtes à vous-même votre éternelle joie. » *(Conf.*, VII).

Notre corps aussi trouve sa joie dans la charité. Il se réjouit en espérance, car « semé dans la corruption, il ressuscitera incorruptible ; semé dans l'ignominie, il ressuscitera glorieux, » et lui aussi il verra son Rédempteur : « *Et in carne mea videbo Deum, Salvatorem meum.* »

Dans son amour « Dieu fait en nous de grandes choses, et nous sommes remplis d'allégresse. » (Ps. CXXV, 3). La vraie joie n'est autre que la vraie vie, c'est-à-dire la vie en union avec Dieu, qui nous met en possession de l'infinie Bonté. Comprenez, m. f., ce qu'est cette vraie joie ; elle est toujours à votre portée, et vous pouvez suivre à la lettre le conseil de l'Apôtre : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur. »

II. — *Attitude nécessaire*

La joie est naturellement expansive ; même la plus intime se laisse deviner. Elle est discrète, exquise, mais aussi délicate. La fleur ne garde pas sa fraîcheur sous un soleil trop ardent ou un vent impétueux. Ainsi la joie ne subsiste complète que dans le calme de l'âme. Voilà pourquoi S. Paul continue : « Que votre modestie soit connue de tous les hommes. »

Jésus, le Fils de Dieu, lui dont l'âme jouissait de la vision béatifique, s'est présenté aux hommes « doux et humble de cœur. » Et Isaïe l'avait décrit : « Voici mon serviteur, mon élu, en qui mon âme s'est complue... Il ne criera pas et l'on n'entendra pas sa voix au dehors... Il ne sera ni triste ni précipité. » (Is., XLII, 2).

Simplicité, humilité, douceur, voilà les vertus qui conviennent pour garder la vraie joie. Et l'évangile de ce jour nous en donne un magnifique exemple. « Qui es-tu ? » demandent les prêtres à Jean-Baptiste. Ecoutez la réponse si pleine de simplicité : « Et il le confessa, et il ne le nia point, et il confessa : Je ne suis pas le Christ. Je ne suis pas Elie, je ne suis pas le Prophète. Je ne suis que la voix de Celui qui crie dans le désert. » Le Christ, c'est celui « qui doit venir après moi, qui a été placé au-dessus de moi ; et je ne suis pas digne de délier la courroie de sa sandale. »

De celui qui parle ainsi, Notre-Seigneur dira un jour : « Celui-ci est plus qu'un prophète... Parmi les hommes, il n'y en a pas de plus grand que Jean-Baptiste. » (Mat., XI, 9, 11). Il était le précurseur du Messie, il avait été sanctifié par l'Esprit-Saint dès avant sa naissance, et au jour de la Visitation il avait « tressailli d'allégresse. » Pour conserver cette joie, il ne trouvait pas d'autre moyen que de rester à sa place, de remplir humblement son humble rôle. « Il faut qu'Il croisse et que je disparaisse, » disait-il à ses disciples en parlant de Jésus. « L'ami de l'époux attend et écoute ; quand il entend la voix de l'époux, il tressaille de joie. Cette joie pour moi a été complète. » (Jo., III, 29).

« Bienheureux les doux ; bienheureux les pacifiques ; bienheureux les pauvres, les détachés ; bienheureux ceux qui souffrent pour la justice. » Notre divin Sauveur ne nous a pas enseigné d'autres guides du bonheur. C'est à la lumière de cet enseignement qu'il faut diriger votre vie, et, soyez-en sûrs, vous aurez la vraie joie. L'humilité dans les pensées, dans les jugements ; la simplicité, la loyauté dans toutes nos actions ; la douceur, la bienveillance, le calme même dans l'adversité : telle est la « modestie » que recommande S. Paul. Vivre ainsi, c'est accomplir la volonté du Père qui est dans les cieux, c'est obéir aux enseignements de Jésus. Sou-

venez-vous, m. f., de ces paroles du Sauveur : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour... Je vous ai dit cela, pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit complète. » (Jo., xv, 10, 11).

III. — *Motif de notre joie : Dieu en nous*

« Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui. » Ainsi vraiment le « Seigneur est proche », et nous pouvons être dans la joie. « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera et nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure. » Avec la Très Sainte Trinité c'est la joie immense qui s'établit dans l'âme. C'est la joie de l'union, par la grâce sanctifiante qui déifie l'âme et la fait participer à la nature de Dieu qui est « en soi le bonheur infini ». Heureuse l'âme qui possède ce trésor de la grâce sanctifiante !

Dans cette âme, Dieu ne reste pas inactif. A chaque instant il lui prodigue ses grâces actuelles pour concourir à tous les actes humains. Merveilleuse venue du Dieu tout-puissant qui agit avec sa créature, plus efficacement que la mère qui guide son enfant ! Pour l'âme qui le prie, Dieu multiplie, pour ainsi dire, sa présence. « *Prope est Dominus omnibus invocantibus eum.* » (Ps. CXLIV, 18).

C'est surtout dans les adversités que Dieu est proche de ses serviteurs. « Parce que le juste a espéré en moi, dit le Seigneur, je le délivrerai, je le protégerai... Je suis avec lui dans sa tribulation, je le sauverai de ses ennemis et je le glorifierai. » (Ps. XC, 14-16). S. Paul le savait bien qui s'écriait : « Je me glorifierai volontiers dans ma faiblesse, pourvu que la force du Christ habite en moi. » (II Cor., XII, 9).

Toutes ces grâces, ce sont des visites du Seigneur Jésus. Il a promis de se trouver au milieu des fidèles rassemblés pour prier le Père en son nom. Et lorsque l'âme dans la tristesse lui adresse une fervente prière, pour elle se réalise la parole du Maître : « Je reviendrai vous voir, et votre cœur se réjouira ; et personne ne vous ravira votre joie. » « Demandez, ajoute-t-il, demandez et vous recevrez, pour que votre joie soit parfaite, *ut gaudium vestrum sit plenum.* » (Jo., XVI, 23, 24). Unissons-nous, m. f., à cette prière de l'Eglise dans l'oraison de ce jour : « Prêtez l'oreille à nos prières, Seigneur, nous vous en supplions, et éclairez les ténèbres de notre esprit par la grâce de votre venue. »

Pour être plus proche de nous, Notre-Seigneur s'est fait pour nous Eucharistie. Et dans le tabernacle, il réside toujours, présent pour nous. Il est là pour écouter notre prière, pour être notre consolateur ; il est là surtout pour être notre nourriture. M. f., venez souvent vous approcher du Seigneur Jésus. Il est descendu du ciel pour résider parmi nous. Et s'il repose dans le ciboire d'or, c'est en attendant d'aller reposer dans votre cœur. C'est là qu'il veut demeurer, pour vous combler de ses faveurs, pour réaliser son ardente prière : « Père Saint, je prie pour qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. » (Jo., XVII, 13). Venez souvent, m. f., goûter cette joie immense de la visite de Jésus.

* *

Si vous comprenez bien quelle faveur c'est de posséder ainsi Dieu dans son âme, vous goûterez la vraie joie. Alors, tout naturellement, vous pratiquerez les conseils de l'Apôtre. Est-il possible d'être inquiet, lorsqu'on ne place son bonheur qu'en Dieu? « J'aime ceux qui m'aiment, dit le Seigneur, et qui s'empresse à me chercher, me trouvera. » (Prov., VIII, 17). « Seigneur, j'ai placé en vous mon espérance, je ne serai pas confondu. » Ayez, m. f., cette espérance ; « en toutes choses, faites connaître vos demandes à Dieu, par la prière et la supplication. » Rendez grâces pour les bienfaits inestimables dont vous êtes l'objet.

Et soyez dans la joie, car le « Seigneur est proche ». Bientôt retentira le message angélique : « Voici que je vous annonce une grande joie..., un Sauveur vous est né aujourd'hui dans la cité de David... Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Avec amour préparez votre cœur pour recevoir Celui qui est « la joie des Anges ». Il aime les dons joyeux. Donnez-vous à lui, entièrement, sans retour. Et alors « la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos esprits et vos cœurs dans l'amour de N.-S. Jésus-Christ », le divin Prince de la paix.

Ainsi, l'âme remplie de joie, vous serez autour de vous des semeurs de bonheur. Votre joie manifestera à vos frères ce que produit en vous la présence de Dieu, et vous les attirerez ainsi à la crèche du divin Enfant. Puissiez-vous faire connaître à beaucoup ce que sont les joies de Noël, pour jouir davantage vous-mêmes des joies de l'éternité ! Ainsi soit-il.

V

4e Dimanche de l'Avent

PRÉPARATION A NOEL

Reportez-vous, m. f., aux années de votre petite enfance. Quelle joie c'était pour vous quand approchait la fête de Noël ! Avec quel entrain charmant vous vous essayiez à dresser, sous les yeux de votre bonne mère, une petite crèche à l'image de la crèche de Bethléem ! Rien n'était oublié : ni l'étable, ni la paille, ni la mousse, ni le lierre pendant aux rochers, ni le bœuf, ni l'âne, ni les bergers, ni la Vierge, ni S. Joseph, ni le petit Jésus ; et dans la candeur de votre innocence, vous veniez là offrir au divin Enfant le pur encens de vos naïves prières !

Heureux temps ! doux souvenirs ! Depuis lors, bien des années sans doute ont passé sur vos têtes. Aux jeux, aux amusements, aux récréations de l'enfance ont succédé le travail, les affaires, les soucis, les luttes de la vie. Ah ! certes, il est bien fini, le temps où vous faisiez votre crèche !

Vous croyez ?... Eh bien ! non, détrompez-vous, m. f. Si âgé, si occupé, si triste que vous soyez, laissez-moi vous le dire, vous avez encore une crèche à préparer en ce moment, et cette crèche, c'est votre cœur, dans lequel Jésus veut descendre en cette belle fête de Noël, votre cœur qu'il daigne choisir pour son berceau. Voulez-vous que je vous guide dans l'exécution de ce travail si grave, si important et si digne de tous vos soins ?

I. — *Purifier son cœur*

Lorsque Joseph et Marie entrèrent dans l'étable de Bethléem, leur cœur dut être navré de douleur en voyant le dénuement et, disons le mot, la malpropreté qui y régnait. Quoi ! c'était donc dans un tel lieu que le Fils de Dieu allait prendre nais-

sance ! Du moins s'efforcèrent-ils, avec toute l'ardeur de leur tendresse, de rendre ce berceau moins indigne du Verbe fait chair. Après en avoir enlevé les immondices, ils préparèrent, dans un coin de l'étable, les langes qui devaient l'envelopper, la crèche où devaient reposer ses membres délicats.

Oh ! m. f., je sais quelque chose qui ressemble étonnamment à l'étable de Bethléem : c'est notre pauvre cœur, ce cœur si dénué de mérites, si rempli de misères, ce cœur plein de défauts, souillé par tant de péchés ! Qu'avons-nous donc à faire pour qu'il devienne le berceau, le ciboire, le digne tabernacle du bon Dieu ?

Le purifier d'abord par le repentir, par la pénitence. Voyez, m. f. : est-ce que tout ne vous prêche pas la pureté dans ce doux mystère de Noël ? Et ces anges qui chantent dans les airs leur cantique de paix et de gloire ? Et ces bergers accourus à la crèche dans la simplicité de leur cœur et la naïveté de leur foi ? Et ces agneaux qui paissent l'herbe des collines ? Et ce petit enfant qui nous sourit, qui tend ses petits bras vers nous et qui semble nous inviter à venir l'embrasser ? Et ce saint vieillard qui lui tient lieu de père ? Et cette vierge immaculée qui adore dans un saint ravissement son fils et son Dieu ?

Voyez donc, m. f.. le cas que Notre-Seigneur fait de la pureté. C'est la seule parure qu'il ait admise autour de son berceau. Lui qui a dédaigné, en venant au monde, le luxe, les honneurs, les richesses, les palais ; lui qui est né petit enfant, dans une étable, entre deux artisans, il s'est orné, il s'est entouré de pureté avec une profusion plus que royale. Tout est pur autour de lui : pur le sein qui l'a porté, purs les bras qui le soutiennent, pures les mains qui le caressent, purs les cœurs qui le prient, purs les dons qu'on lui présente, pures les langues qui le bénissent, purs les fronts qui l'adorent.

Et vous, m. ch. f., voudriez-vous, oseriez-vous approcher auprès de sa crèche avec une âme souillée par le péché mortel ? Oseriez-vous y venir avec la haine dans le cœur, avec des affections coupables, des désirs mauvais, des pensées criminelles ? Non, non ! Faites pénitence, renoncez à vos erreurs, sortez du vice, et venez par un humble et sincère aveu purifier vos âmes, les réconcilier avec Dieu, leur rendre l'innocence et la pureté de votre baptême et de votre première communion.

II. — *L'orner*

Sera-ce tout ? Quand vous vous disposez à recevoir chez vous un hôte de qualité, vous nettoyez la maison d'abord, ensuite vous l'ornez, vous l'embellissez, vous la décorez de votre mieux : tapis, meubles, tableaux, verdure et fleurs, rien n'est oublié. En ferez-vous moins pour votre Dieu quand il veut vous honorer de sa visite ?

Remplissez donc le temple de votre âme de recueillement et de prière. N'avez-vous point remarqué, en lisant l'Evangile, que c'est au moment où toutes les nations étaient en paix les unes avec les autres, dans un lieu retiré, loin des bruits du monde, au milieu de la nuit, lorsque tout faisait silence dans la nature, c'est alors que le Verbe fit son entrée dans le monde et descendit parmi nous ?

Il en est encore ainsi maintenant. Jésus déteste le bruit, le trouble et la dissipation. C'est aux âmes recueillies, ferventes, unies à Dieu, qu'il prodigue ses visites, ses entretiens, ses consolations. Faites silence, recueillez-vous, multipliez vos prières, et vous verrez aussi, vous, se réaliser en votre faveur les merveilles de Noël.

III. — *Faire des sacrifices*

Voulez-vous que du ciel le divin Enfant vienne en vos cœurs ? Faites un pas de plus : allez jusqu'au sacrifice. N'est-ce pas la leçon que nous donne l'évangile de ce jour ? Quand S. Jean-Baptiste préparait les Juifs à la venue du Messie, que leur disait-il ? « Aplanissez les chemins, rendez droits les sentiers du Seigneur ; que toute vallée se comble, que toute montagne s'abaisse ! » Avez-vous compris, m. f. ?

Point de chemin rugueux ou raboteux, point de ronces, point d'épines, point de pierres, point de gravier. C'est-à-dire point d'inégalités dans notre humeur, point de caprices dans notre conduite, point d'inconstance dans notre dévotion, point d'âpreté dans nos paroles, point de rudesse dans nos manières, point de rigueur jusque dans notre zèle.

De même, point de chemins détournés, point d'écarts à travers les voies du monde, à droite et à gauche ; tirez une ligne droite de votre cœur au ciel, et marchez.

« Que toute vallée soit comblée ! » Il y a vallée là où il y a dépression de terrain. De même, il y a vallée dans nos âmes là où il y a lâcheté, paresse, respect humain, là où il y a vide, affaissement, immobilité et pour ainsi dire stagnation, comme dans ces bas-fonds marécageux où s'accumulent insensiblement toutes les boues, toutes les fanges, toutes les corruptions et toutes les bêtes visqueuses et hideuses. Voilà les bas-fonds qu'il faut relever, les excavations qu'il faut remplir, les vallées qu'il faut combler.

Après quoi, vous abaisserez les montagnes. Les montagnes, c'est l'orgueil, orgueil des pensées, orgueil des désirs, orgueil de la fortune, orgueil de la beauté, orgueil des frivoles parures.

Je vous ai indiqué votre tâche. Elle est grande et belle. Mettez-vous à l'œuvre, préparez la crèche du divin Enfant, et sur votre tête vous entendrez les anges chanter comme sur l'étable de Bethléem : « Gloire à Dieu... et paix aux hommes de bonne volonté ! » Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

Sainte Odile, Patronne des aveugles
(13 décembre)

CE QUE LA RELIGION FAIT POUR LES AVEUGLES

Mes frères,

Sainte Odile est la patronne de l'Alsace, qu'elle protège du haut du mont célèbre qui l'a vue naître et qui porte son nom. Depuis que la Grande Guerre a rendu cette province à la France, sainte Odile est redevenue l'une des saintes les plus populaires de notre pays ; je n'en veux pour preuve que la magnifique église qu'est en train de lui ériger, à Paris même, un de ses plus éminents compatriotes, un de ses dévots les plus fervents, Mgr Loutil, si connu sous le nom de Pierre l'Ermite. Dans la croisade qu'avec tant d'amour il mène en faveur de cette chère sainte et du sanctuaire national qu'il lui bâtit,

il nous montre sainte Odile comme la Sainte de la lumière et invite tout spécialement les aveugles et ceux qui souffrent des yeux à la prier.

C'est là le but que je me propose, moi aussi. Je voudrais vous montrer combien, pour vous comme pour elle, la religion est bonne, soit que nous ayons, soit que nous n'ayons pas l'usage de nos yeux.

I

Sainte Odile eut le malheur de venir au monde privée de la vue, et le malheur plus grand encore d'être, à cause de cette infirmité, rejetée par son père le duc Athalric. Celui-ci possédait de vastes domaines sur les bords du Rhin et jusqu'en Bavière; il avait fait construire au sommet de la montagne actuelle de Sainte-Odile le château de Hohenbourg, du haut duquel il dominait toute l'Alsace, et son rêve était d'avoir un fils qui perpétuât et son nom et sa race. Aussi fut-il profondément déçu quand son épouse, au lieu d'un fils, lui donna une fille, et une fille aveugle. Il refusa de la voir et défendit qu'on lui en parlât jamais. Mieux que cela : il ne voulut même pas que l'on sût qu'il avait une fille ainsi infirme, et pour calmer l'irritation de son orgueilleux époux, la duchesse, faisant violence à son amour maternel, dut prier une de ses servantes d'emporter la pauvre enfant loin du château d'Athalric, sans qu'on ait même pris le temps de la baptiser.

Malgré cette précaution, le bruit de cette naissance commençait à se répandre, et par prudence il fallut éloigner l'enfant davantage encore. La duchesse avait une sœur qui était abbesse à Baume-les-Dames ; on lui conduisit l'enfant, et c'est là que celle-ci grandit et fut élevée, loin de son irascible père, qui put ainsi oublier jusqu'à son existence.

M. f., vous compatissez au malheur de sainte Odile, et vous avez raison. Mais la religion, l'Eglise fait plus que compatir aux malheurs tels que le sien, elle s'efforce de les prévenir. Les enfants qui comme elle viennent au monde infirmes, sont souvent nés de père et mère qui étaient proches parents. Etait-ce là le cas d'Athalric et de sa femme? l'histoire ne le dit pas, mais en tout cas c'est un fait d'expérience. L'Eglise le sait, et voilà pourquoi dans son Code canonique elle déclare que la consanguinité au premier, au second et au troisième degré constitue un empêchement au mariage. Sans doute, si l'on insiste et si on lui apporte des raisons valables pour obtenir dispense de cet empêchement, elle accorde cette dispense ; mais ce dont elle ne peut dispenser, c'est des risques que courent les époux en se mariant ainsi, quoique proches parents. S'ils mettent au monde des enfants aveugles, sourds et muets, ou atteints d'autres infirmités, comme il arrive trop souvent, ils ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes, et loin d'imiter Athalric dans sa conduite envers sa fille, il leur faudra, au contraire, entourer de soins et d'affection les pauvres enfants que leur infirmité ne rend déjà que trop malheureux.

Mais mieux vaut prévenir ce malheur, comme le prescrit l'Eglise. Que les jeunes gens et jeunes filles de même parenté prennent donc bien garde de former entre eux des liaisons qu'il leur serait ensuite difficile de rompre ; que leurs familles surtout veillent à ne pas laisser se former de liaisons de ce genre, et qu'elles soient assez clairvoyantes et assez énergiques pour y mettre obstacle, au lieu de les favoriser par intérêt ou ambition, comme il arrive trop souvent.

II

A Baume-les-Dames, la petite Odile fut accueillie avec bonté par sa tante et par toutes les religieuses. Elle y grandit dans l'amour et la crainte de Dieu, et y devint bientôt l'enfant bien-aimée du monastère, tant elle était aimable et gracieuse.

Cependant, nous l'avons dit, elle n'était encore pas baptisée. Dieu envoya, pour lui conférer le saint baptême, Erhard, évêque de Ratisbonne. Dans une vision, celui-ci entendit Dieu lui dire : « Va au monastère de Baume, tu y trouveras une enfant aveugle dès sa naissance. Tu la baptiseras et l'appelleras Odile. Au moment de son baptême, ses yeux s'ouvriront à la lumière. » Erhard obéit, prit en chemin son frère Hidulphe, ancien archevêque de Trèves, retiré au monastère de Moyen-Moutier, voisin de Hohenbourg, et tous deux se rendirent à Baume-les-Dames. Ils y trouvèrent la petite aveugle, alors âgée de douze ans, et furent ravis de son innocence, de sa piété et de son instruction religieuse. Elle était depuis longtemps digne d'être l'enfant de Dieu et de l'Eglise. Erhard la baptisa, et son frère Hidulphe servit de parrain à la nouvelle chrétienne.

Après avoir versé l'eau sur son front, Erhard le marqua du saint chrême en disant : « Au nom de Jésus-Christ, que tes yeux du corps voient comme tes yeux de l'âme ! » A l'instant même, à la grande joie de sa tante et des religieuses, les yeux de la jeune aveugle s'ouvrirent. En souvenir de ce miracle, son parrain lui donna le nom d'Odile qui signifie « Fille de la lumière. » Le saint évêque qui l'avait baptisée bénit un voile qu'il plaça sur sa tête virginale en lui disant : « Soyez fidèle aux grâces merveilleuses que Dieu vient de vous accorder en ce jour, et il vous comblera de faveurs plus précieuses encore. Passez toute votre vie à l'en remercier. » Odile, nous le verrons, sera fidèle à cette recommandation.

« Quand même votre père et votre mère vous abandonneraient, moi je ne vous abandonnerai pas. » Cette promesse, Dieu l'a tenue à la lettre en faveur de sainte Odile ; il continue de la tenir en faveur de ses malheureux frères d'infortune. Sans doute, ceux-ci ne sont pas rejetés par leurs parents comme elle le fut ; mais ils ne laissent pas d'être un grand sujet d'embarras pour eux, une lourde charge, sans compter que ces parents, malgré leur affection et leur bonne volonté, sont bien impuissants par eux-mêmes à remédier à l'infirmité dont souffrent leurs enfants. Aussi sont-ils heureux de les confier à ces institutions, spécialement établies pour les recueillir et, dans la mesure du possible, atténuer l'incapacité dont ils souffrent. Qui ne connaît ces merveilleux instituts pour sourds et muets et pour jeunes aveugles, dus pour la plupart à la charité chrétienne ? C'est un prêtre, vous le savez, l'abbé Charles Michel de l'Epée, qui à la fin du XVIII^e^ siècle fonda le premier établissement de sourds-muets, menant une vie extrêmement pauvre afin que ses élèves ne manquassent de rien. Ce fut également le père d'un prêtre, Valentin Haüy, qui inventa la méthode d'instruction des jeunes aveugles, et ce sont des prêtres, des religieux et des religieuses qui ont fondé les maisons où l'on utilise cette méthode et qui continuent à les diriger.

Il n'y a guère que la charité chrétienne qui soit capable de donner la patience nécessaire pour faire l'éducation d'enfants aussi déshérités, éveiller leur intelligence, les habituer à remplacer par les sens qu'ils possèdent les sens qui leur manquent, et en

faire des savants, des ouvriers, des artistes, qui souvent dépassent en habileté leurs collègues normaux les mieux doués. Combien nous devrions admirer et aimer notre sainte religion qu'aucune misère ne laisse insensible, et qui, pour les soulager toutes, sait susciter les plus généreux dévouements !

III

Erhard, en se séparant de son frère Hidulphe pour retourner à Ratisbonne, avait chargé celui-ci, puisque son monastère de Moyen-Moutier était proche de Hohenbourg, d'informer le duc Athalric et la duchesse du baptême et de l'heureuse guérison de leur fille. Tous deux s'en réjouirent, et Athalric récompensa même le vénérable messager en donnant à son couvent la terre de Felkirch. Mais malgré les prières de son épouse, ce père au cœur dur refusa de rappeler son enfant sous le toit familial.

Après le départ d'Odile, Dieu lui avait donné trois fils et une fille qui devait être sainte Roswinde. Etant entrée en relations avec eux, Odile écrivit plusieurs lettres à Hugues, qui était le meilleur de ses frères, pour le prier d'intercéder près de son père afin qu'il lui permît de revenir près des siens. Hugues le fit, mais sans succès. Malgré cela, il envoya un char et des cavaliers à Baume pour en ramener sa sœur, espérant qu'en la voyant son père se laisserait toucher. Il ne se trompait pas. Après un premier mouvement de colère contre son fils qui avait transgressé ses ordres, Athalric se prit d'une grande affection pour sa fille, sa seule vue lui ayant tout de suite révélé qu'elle serait la gloire de sa maison. Il s'attacha même à elle à tel point que, quand elle lui fit part de son dessein ou plutôt de la promesse qu'elle avait faite de se consacrer à Dieu, il ne voulut rien entendre, tout d'abord. Ce n'est que quand il la vit inébranlable dans sa résolution qu'il consentit à sa vocation.

Il fit plus : il lui abandonna le château de Hohenbourg avec ses dépendances pour y établir une communauté de vierges. Celle-ci devint bientôt très nombreuse et très fervente. Non contente de la diriger et de l'édifier par ses vertus, Odile exerçait encore la charité dans toute la région, visitant les malades et secourant les pauvres. Comme ceux-ci avaient de la peine à gravir la montagne escarpée où se trouvait le monastère, Odile fit construire pour eux au pied de la montagne un hôpital avec une église dédiée à S. Nicolas, dont sa sainte mère Berswinde voulut faire les frais. Elle et son mari, du reste, se firent un bonheur de passer leurs derniers jours en la compagnie de leur sainte fille et sous sa direction.

Après leur mort, Odile redoubla encore de ferveur et de dévouement envers toutes les misères. Afin qu'elle pût les soulager plus efficacement, Dieu lui accorda plus d'une fois le don des miracles. Enfin à son tour elle mourut, le 13 décembre 720, après avoir reçu le saint viatique de la main d'un ange, entourée par ses religieuses en larmes, et assistée par sainte Lucie, dont on célébrait ce jour-là même la fête.

Quel bel et bon usage, m. f., sainte Odile fit de la vue que Dieu lui avait miraculeusement accordée ! Puissions-nous l'imiter, nous qui en avons toujours joui !

Et d'abord soyons vivement reconnaissants à Dieu qui nous l'a donnée et nous la conserve. N'attendons pas que nous soyions menacés de la perdre pour apprécier ce don si précieux. Ne faisons, comme sainte Odile, qu'un saint usage de nos yeux ; faisons-les servir à la gloire de Dieu dans l'accomplissement de notre travail et de nos devoirs d'état ; ne les employons qu'à lire et à regarder ce qui est capable de nous édifier ; qu'ils ne soient jamais, selon le mot de l'Ecriture, les fenêtres par lesquelles la mort entrerait dans nos âmes.

Si jamais vous souffrez de la vue, si surtout il vous arrive d'être en danger de la perdre, recourez à sainte Odile et demandez-lui d'intercéder près de Dieu afin qu'il vous la conserve, ou qu'il vous la rende, comme à elle, si vous avez le malheur de la perdre. Et s'il ne juge pas à propos d'exaucer vos prières et les siennes, qu'il vous donne du moins la patience et la résignation dont vous aurez besoin ; qu'il la donne à tous ceux qu'afflige cette douloureuse épreuve, comme il l'avait accordée à sainte Odile avant de la guérir. Tous enfin, montrons-nous bons, charitables, complaisants envers ceux qui sont privés de la vue, et efforçons-nous, dans la mesure du possible, de leur faire oublier leur pénible infirmité. Ce sera un excellent moyen d'honorer en leur personne sainte Odile, la patronne des aveugles, de lui plaire et de mériter sa protection. Ainsi soit-il.

S. Macaire d'Alexandrie,
Patron des pâtissiers
(2 janvier)

USONS DES BIENS DU BON DIEU,
MAIS N'EN ABUSONS PAS

Mes frères,

Votre corporation honore S. Macaire comme son Patron, parce qu'avant de se faire moine et de mener une vie très austère, il a exercé votre profession. Comme vous, il confectionna de ses mains et vendit à ses concitoyens ces excellentes brioches, ces succulents gâteaux, toutes ces friandises qui font la joie des gourmets. C'est son disciple Pallade qui nous l'apprend dans sa *Vie des Pères du désert* (livre VIII, ch. XIX). Toutefois, il ne dut pas se livrer bien longtemps à ces travaux ; il les quitta pour devenir prêtre, moine, et se retirer dans le désert, où il mena une vie très pénitente.

En vous racontant cette seconde partie de sa vie, sur laquelle surtout s'étend son historien, je n'ai point la prétention de vous la proposer pour modèle, ni à vous, ni à vos clients, car si ceux-ci imitaient la mortification de S. Macaire, la vente de vos produits en souffrirait trop. Elle vous montrera du moins que vous avez au ciel un patron très puissant, puisque là-haut le crédit dont jouissent les saints est proportionné à l'héroïsme dont ils ont fait preuve ici-bas dans la pratique de la vertu.

I

S. Macaire naquit à Alexandrie, en Egypte, dans la première moitié du IVe siècle. L'histoire ne nous dit rien de ses parents, mais il est vraisemblable qu'ils exerçaient votre profession et que leur fils n'eut qu'à partager et à continuer leurs travaux. Alexandrie était alors une des villes du monde où la civilisation était le plus en honneur ; port de mer comme aujourd'hui, elle était très fréquentée, le commerce y était florissant, la population riche et amie du bien-être ; les clients ne devaient pas manquer aux parents du jeune Macaire. Alors sans doute, comme aujourd'hui en Orient, les marchands de toute sorte, les enfants importunaient les passants

pour leur offrir leurs marchandises. Il me semble voir le jeune Macaire, sa corbeille bien garnie pendue au cou, présenter ses gâteaux, et comme ceux-ci étaient bien faits pour tenter la gourmandise, cette corbeille devait se vider rapidement. Du reste, il était si poli, si avenant, que l'histoire le désigne non seulement sous le nom de Macaire d'Alexandrie, ou de Macaire le Jeune, pour le distinguer d'un autre S. Macaire plus âgé, mais qu'elle le désigne aussi sous le nom de Macaire l'honnête, Macaire le civil, pour affirmer sans doute combien il apportait d'honnêteté dans le commerce et de délicatesse, de distinction dans ses manières.

Tous, j'en suis sûr, vous êtes les imitateurs de votre Patron dans la pratique de ces vertus. Comme lui, efforcez-vous de vous sanctifier dans l'accomplissement de votre tâche quotidienne. Elle est pénible, car elle vous oblige à un travail de jour et de nuit et vous expose aux ardeurs brûlantes de votre four. Mais elle est agréable à Dieu, car en combinant les différents dons que sa bonté nous accorde afin de les rendre plus agréables au goût, vous secondez les desseins du Créateur. En effet, s'il nous a donné tant de choses excellentes, c'est afin que nous les appréciions, que nous en jouissions et que, reconnaissants envers lui, nous l'aimions davantage. Elle est plus agréable encore aux heureux bénéficiaires de votre talent. Les desserts que vous leur fournissez font l'ornement de leur table, le charme de leurs réunions de famille ; ils rendent plus joyeuses encore les fêtes qui se succèdent au cours de l'année, et je me souviens que jadis, au Séminaire, nous en reconnaissions la solennité aux gâteries de notre cher économe, presque autant qu'à la pompe des offices. Grâce à vous les saines traditions se perpétuent, et le gâteau des Rois et celui qui accompagne presque toujours le bouquet et les souhaits de fête, entretiennent entre parents et amis l'union et l'affection.

II

S. Macaire, cependant, visait à une perfection plus grande que celle dont je viens de parler. Pour l'atteindre, il quitta ses parents, sa profession, sa ville natale, afin de se consacrer entièrement à Dieu. Remontant le cours du Nil, il se retira dans le désert de Lybie, dans la haute Egypte, où l'avaient précédé S. Paul, premier ermite, S. Antoine et leurs milliers de disciples. Ses vertus éminentes le firent bientôt juger digne du sacerdoce, qui lui fut conféré à la prière des anciens. Il passait toutes ses journées enfermé dans sa cellule, adonné à la prière, à l'étude, à la pénitence et au travail manuel. Il n'en sortait, comme du reste les autres anachorètes, que le samedi et le dimanche pour célébrer les saints mystères et participer au corps et au sang de Jésus-Christ.

Vous allez juger de la vie mortifiée qu'il menait en ce désert ! Il passa sept ans sans nul autre aliment que des herbes et des légumes crus, puis il se borna pour toute nourriture à quelques grammes de pain par jour. Ses veilles n'étaient pas moins prodigieuses ; il se fit une fois tant de violence qu'il fut vingt jours et vingt nuits sans se coucher et sans dormir. Le démon ne laissait pas pour cela de le tenter. Afin de lui résister et d'éteindre en sa chair toute sensation de volupté, Macaire se retira près d'un marais peuplé d'énormes moustiques et s'exposa pendant six mois à leurs dards si perçants que son corps devint bientôt tout couvert de sang et d'ulcères.

Je n'insiste pas, m. f., car nous sommes si éloignés aujourd'hui de cette vie pénitente que non seulement nous ne sommes plus capables de la pratiquer, mais que nous n'avons même pas le courage d'en entendre le récit. « Pourquoi, dit-on, se martyriser ainsi ? Est-ce que le bon Dieu demande de nous un pareil héroïsme pour faire de nous des saints et nous admettre dans son paradis ? » Non, m. f.; rassurez-vous, cet héroïsme n'est le fait que d'un petit nombre, et Dieu accorde à ceux à qui il l'inspire des grâces proportionnées aux sacrifices qu'il leur demande. Mais il faut bien que quelques victimes volontaires expient pour ceux qui ne cessent d'offenser Dieu, sans jamais songer à apaiser sa justice ; que quelques-uns se mortifient pour expier l'immortification et la sensualité des autres. Votre intention, m. f., n'est certes pas de flatter la gourmandise et d'encourager les excès ; ceux qui savourent vos gâteaux et dégustent vos crèmes modérément, ne font aucun péché, pas plus que vous n'en commettez en les leur procurant. Mais n'en est-il pas qui abusent, qui s'accordent ces douceurs plus souvent qu'il ne convient, qui dépensent à se procurer ces superfluités des sommes considérables, alors que d'autres n'ont pas même de pain ? Ce sont certainement ces abus, et d'autres plus graves encore, que S. Macaire expiait dans son désert, et que des religieux et des religieuses mortifiés comme lui continuent d'expier aujourd'hui encore au fond des cloîtres.

III

Ne croyez pas que S. Macaire était malheureux en menant cette vie mortifiée : lui-même se chargerait de vous détromper. Un jour, en compagnie d'un autre moine du même nom, S. Macaire l'Egyptien, il passait le Nil dans un bac très spacieux. Deux tribuns menant grand train, car ils avaient une voiture complètement revêtue d'airain à l'intérieur, des chevaux avec des freins en or, des soldats et des satellites pour escorte et des valets ornés de ceintures et de colliers d'or, entrèrent dans le même bac. Les tribuns, à la vue de ces deux religieux vêtus de vieux habits et retirés dans un coin, frappés de la joie et de la sérénité qui éclataient sur leur visage, se disaient qu'ils devaient goûter un bonheur parfait dans leur pauvreté. « Vous avez raison, répondit notre saint, faisant allusion à son nom et à celui de son compagnon *(Macaire,* en effet, est un mot grec qui signifie *heureux)*, vous avez raison de nous appeler heureux, car c'est notre nom. Mais si nous sommes heureux en méprisant le monde, que doit-on penser de vous qui vous plaisez dans ses chaînes ? » Cette remarque frappa tellement un des deux officiers que, rentré chez lui, il distribua son bien aux pauvres et se consacra à Dieu lui aussi.

Non seulement S. Macaire n'était pas malheureux, mais il s'ingéniait à faire le bonheur des autres. Un jour, on lui avait envoyé des grappes superbes de raisin nouveau. Malgré le plaisir qu'il aurait eu à les manger, sachant qu'un frère était malade et désirait des raisins, il les lui fit porter. Celui-ci en les recevant ressentit une grande joie ; mais sachant qu'un autre frère était malade lui aussi et que ces raisins lui feraient plaisir, il s'en priva pour les lui envoyer. Ce troisième, après les avoir reçus, fit de même, malgré son vif désir d'en manger. Les raisins ayant été successivement adressés à beaucoup de moines et aucun d'entre eux n'ayant voulu s'en nourrir, le dernier qui les avait reçus les envoya à Macaire comme un grand présent. Bien entendu, ce-

lui-ci n'y toucha pas plus que la première fois et insista pour les faire accepter par ses frères malades.

Ce trait nous montre, en même temps que la mortification, la grande charité de votre saint Patron et celle de ses religieux. Si nous ne pouvons imiter ses effrayantes pénitences, imitons du moins sa compatissante charité. Jadis, quand il y avait fête dans une famille chrétienne, on avait toujours soin, au dessert, de réserver la part du pauvre. Aux Rois, à l'occasion des baptêmes ou des mariages, on ne voulait pas se réjouir sans que les voisins moins fortunés, sans que les pauvres, les malades de la paroisse se ressentent de la joie commune. Rien n'était plus propre à attirer les bénédictions de Dieu sur ces foyers, puisque Notre-Seigneur a dit que ce que l'on fait au moindre des siens, c'est à Lui qu'on le fait. Restons fidèles à ces pieux usages, et toutes ces excellentes choses que vous étalez à vos devantures, chers protégés de S. Macaire, loin d'être une occasion d'offenser Dieu, seront un moyen de le glorifier. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR NOEL

I

« JE SUIS LA VOIE, LA VÉRITÉ ET LA VIE »

Mes frères,

Quand les anges les eurent quittés, les bergers, tout émus de la révélation céleste, se dirent : « Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé que le Seigneur nous a fait connaître. »

Et qu'ont-ils vu ? Un enfant couché dans une crèche. Et ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit au sujet de cet enfant.

Et en effet, l'heure a sonné où les promesses divines se réalisent. Le Sauveur promis à Adam, l'Envoyé promis aux patriarches, le Messie qu'annonçaient les prophètes vient de naître : « *Verbum caro factum est.* Le Verbe s'est fait chair. »

Mystère ineffable qui remplit de joie le cœur des bergers et qui doit être pour le monde le commencement d'un nouvel état de choses ; sans cela, pourquoi le Fils de Dieu serait-il descendu ici-bas ? Un jour, Notre-Seigneur lui-même le dira : « Je suis sorti de mon Père et je suis venu en ce monde,... pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. »

I

Le monde, à l'avènement de N.-S. Jésus-Christ ressemblait fort à une nacelle perdue au milieu des mers, qui interroge le soleil, les astres, les vents, pour essayer de retrouver sa route. Ayant méconnu Dieu, l'homme s'est fait des dieux de bois, de bronze ou de pierre. Il a divinisé ses propres vices, afin de pouvoir les satisfaire comme choses légitimes. Tout est devenu dieu, sauf Dieu lui-même.

Et, m. f., les mêmes errements se retrouvent à travers les siècles. Chaque fois que l'homme abandonne Dieu, il retourne au paganisme, son idéal ne peut pas dépasser les biens de la terre.

Voyez donc ! Aujourd'hui, vous entendez dire : « Il n'y a plus que l'argent qui compte. » Vous constatez avec stupeur la déformation, l'avilissement des consciences. Si vous parlez du devoir, vous voyez toute une jeunesse sourire, parce que vous semblez retarder d'un siècle. Toutefois l'expérience ne tarde pas à venir, et pour qui n'a pas d'idéal, la vie n'apporte que désillusions. On a dit, et vous savez combien c'est vrai, aujourd'hui plus que jamais : « La fortune est une chimère après laquelle nous courons tous ; quand nous croyons la tenir, la friponne nous échappe. »

L'homme cherche les honneurs, la gloire, et la plupart du temps il n'y trouve que du dégoût. « Au milieu de mes succès, écrivait Eve Lavallière, la grande artiste convertie, j'emportais de la scène une tristesse indicible ; parfois je pleurais, il me semblait qu'une voix me poursuivait disant : « Tu n'es pas faite pour cela... » Un soir, à Londres, où je fus applaudie plus que jamais, comme j'étais allée dans le parc du théâtre qui donne sur la Tamise, j'éprouvais un tel dégoût de la vie que penchée sur le bord du fleuve, je me disais : Faut-il en finir? »

N'ayant plus Dieu comme soutien, le foyer est bâti à la légère, sur un sable mouvant. A la première tempête, il s'effondre, la famille se désunit, se disloque, et bientôt tous ses membres s'ignorent.

Bien plus, l'enfant lui-même, déchristianisé par une éducation soigneusement laïque, est à peine entré dans la vie qu'il veut en sortir : témoin ces suicides d'enfants, de jeunes gens qui se trouvent trop malheureux ici-bas, pour un reproche ou une entrave à leur caprice.

Et, m. f., vous savez que je ne fais pas un tableau plus noir qu'il n'est en réalité. Vous-mêmes, à certaines heures où le combat de la vie vous a paru trop rude, vous vous êtes posé la question : « Que fait-on ici-bas ? A quoi bon se donner tant de peine ! »

Je réponds : si la vie n'a pas d'autre terme que la mort, si le ciel est vide, si Dieu est un leurre, si le petit Jésus de la crèche n'est pas le Verbe éternel incarné, la vie ne mérite pas la peine d'être vécue.

Mais voici que de l'étable où il repose, l'Enfant-Dieu nous dit : « Je suis sorti de mon Père, je suis venu en ce monde pour vous donner l'exemple, car je suis la Voie, et personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi... Sur la route de la vie, votre orgueil vous aveugle ; voyez, je me suis fait petit enfant. Votre ambition vous égare ; je n'en ai pas d'autre que celle de glorifier mon Père. Votre égoïsme ferme votre cœur ; c'est l'amour qui me fait descendre vers vous, je viens vous apprendre à aimer. Vos passions vous perdent ; je viens vous aider à en être les maîtres et à les diriger... Je suis la Voie : mes exemples vous apprendront à bien user de la vie présente et à préparer la vie future. »

II

Mais voici que devant les appels du Sauveur, beaucoup hésitent à l'écouter ; devant ses exemples de vertu, beaucoup hésitent à le suivre. Alors il insiste, en nous disant : « Je suis la Vérité. »

« Qu'est-ce que Jésus-Christ, s'écrie Bossuet, si ce n'est la vérité qui s'avance vers nous, qui se cache sous une forme accommodée à notre faiblesse pour se montrer autant que nos yeux infirmes le peuvent porter ? » *(Médit.,* 31e jour).

Notre intelligence veut bien qu'on l'enseigne, mais elle ne veut pas qu'on la trompe. Elle ne redoute rien tant que l'erreur. Et Jésus se présente comme la lumière du monde : « *Ego lux mundi,* » qui lui montre la vérité.

Il est la Vérité, ce petit Enfant qu'attendait le peuple de Dieu et que les anges ont chanté cette

nuit. Il est la Vérité, puisqu'au jour où il se présente à Jean-Baptiste pour le baptême de pénitence, le Père céleste déclare : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu. »

Il est la Vérité, puisqu'à son commandement la nature obéit, les vents s'apaisent, la maladie recule, la mort lâche sa proie, les démons s'enfuient.

Il est la Vérité, puisque devant les Juifs qui s'entêtent, ne veulent pas croire à sa doctrine, ni se rendre à l'évidence, il fait appel à l'autorité de ses miracles : « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, croyez à mes œuvres, afin que vous sachiez et que vous croyiez que le Père est en moi et moi dans le Père. »

Il est la Vérité, puisque devant la mort qui le menace au palais de Pilate, il affirme qu'il est venu rendre témoignage à la vérité.

Eh bien ! m. f., si Jésus est la vérité, sa doctrine et ses exemples doivent être la règle de notre conduite. Quand un homme s'en éloigne, il tombe dans l'erreur, et quand il le fait sciemment, n'est-il pas à craindre que ce soit pour des motifs peu avouables ? L'apôtre S. Jean parlant de Notre-Seigneur écrit : « La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. »

O divin Enfant de la Crèche, c'est votre lumière qui a illuminé l'âme des bergers et des mages et les a attirés vers vous ! Faites donc briller à nos regards un de ses rayons éclatants. Et puisque, pour être remplis de lumière, il suffit que nos yeux s'ouvrent, ouvrez, ouvrez les âmes de tous ceux qui sont dans les ténèbres de l'erreur et dans les ténèbres du mal ! Les faux bergers les ont détournés de votre voie, les passions mauvaises ont brouillé leurs regards et fermé leurs paupières. Enfant Jésus, éclairez-les ! Que votre douce lumière dessille leurs yeux ! Ils viendront vers vous, puisque vous vous penchez vers eux, et demeureront avec vous, puisque seul vous êtes la Vérité.

III

« Pour sauver vos âmes, nous dit le Verbe incarné, suivez mes exemples : je suis la Voie qui conduit à la maison du Père. Petit est le nombre de mes disciples ; pourtant n'hésitez pas : je suis la Vérité. Et pour vous aider, pour vous soutenir dans la route, moi, petit Enfant, je viens à vous, venez à moi : je suis la Vie. »

Vivre, mais c'est notre ambition à tous. Il semble que tout notre être n'aspire qu'à cela : voir la vie se développer, s'épanouir chaque jour davantage. La mort nous est en horreur, parce qu'elle nous apparaît comme l'anéantissement de la vie.

Par sa naissance humble et cachée, le Sauveur nous apprend que la véritable vie, celle qui est féconde en œuvres, en joies, en mérites, n'est pas celle qui paraît au dehors, mais bien la vie intérieure et cachée de l'âme.

« C'est cette vie intime qui est tout l'homme, » dit le P. Lacordaire. Et en effet la valeur de l'homme est faite de ce qu'il est, et non pas de ce qu'il paraît.

Notre vie intérieure doit donc être intimement liée à la vie de Notre-Seigneur. C'est lui présent qui doit inspirer, régler, diriger nos pensées, nos paroles, nos affections, nos actes. « Je suis la vigne et vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruits, car sans moi vous ne pouvez rien faire. »

Ah ! jeunesse bruyante et tapageuse dont le sang bouillonne comme un vin fumant, selon l'expression de Bossuet, vous voulez vivre, vous voulez goûter la joie de vivre ? Entrez au dedans de votre âme, écoutez la parole de Jésus qui vous dit : « Prends garde, ne gaspille pas les heures les plus belles de ta jeunesse ; marche dans mes pas, je suis la Vie. Si tu me gardes près de toi, je ferai ton bonheur. »

Travailleurs qui allez d'un pas pesant sous le poids des préoccupations et des fatigues, vous tous qui courbez le front sous le poids d'un fardeau qui vous écrase, écoutez la parole de Jésus qui vous dit : « Venez à moi, et je vous soulagerai, je vous donnerai force et courage : je suis la Vie. »

A l'heure assombrie où le soleil décline à l'horizon de nos jours, où notre cœur souffre parce qu'il est déçu, blessé, meurtri dans ses amours les plus chères et où nous sommes sur le point de douter de tout, Jésus murmure à nos oreilles : « Patience, toute souffrance passe... Je suis la Vie. »

Et quand nous voyons partir les êtres les plus aimés, comme à Béthanie Jésus s'approche de nous pour sécher nos larmes, raviver notre confiance et nos espoirs : « Je suis la Vie. »

* *

Ah ! m. f., quel beau et consolant mystère que celui de Noël !

Jésus, le Fils de Dieu fait homme, vient jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui. Il veut que, sur ses traces, notre marche soit une ascension vers le ciel, que nos pensées s'alimentent des vérités de sa doctrine, que notre cœur réponde aux tendresses de son amour. Nous n'hésiterons pas à lui répondre, puisque nous savons qu'il est pour nous la Voie, la Vérité et la seule éternelle et véritable Vie. Ainsi soit-il.

II

FÊTE DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE

Mes frères,

En notre pèlerinage de la vie, nous appartenons à deux cités, nous sommes soumis à deux puissances : la cité céleste et la cité terrestre, la puissance spirituelle et la puissance temporelle. Nous avons par conséquent deux patries : la patrie de la foi et la patrie du sang ; par l'une, nous sommes les enfants de l'Eglise, et par l'autre les enfants de la France.

C'est pourquoi je viens vous dire qu'en votre double qualité de Chrétiens et de Français, vous devez aimer doublement la solennité d'aujourd'hui. La fête de Noël est, en effet, la fête par excellence de la Religion et de la Patrie.

I. — *Fête de la Religion*

Noël est d'abord par excellence la fête de la Religion, parce que c'est elle qui s'accorde et s'harmonise le mieux avec son idéal. Elle en est l'expression la plus exacte, la plus vivante, la plus palpitante, je dirai mieux : elle en est le nœud mystérieux et providentiel.

1° Pour bien comprendre cette pensée, il faut se rendre compte du véritable idéal, de la vraie nature de la Religion. La Religion, c'est le commerce vivant de Dieu et de l'homme, dans la rencontre de leurs sentiments mutuels. C'est l'échange de leur amour, et par suite l'ensemble des actes qui les conduisent l'un vers l'autre ; c'est Dieu et l'homme se cherchant, se poursuivant en quelque sorte, se rencontrant sur la terre et s'unissant pour jamais.

Il ne faut donc pas que l'homme mette tout du sien dans cette recherche, sans que Dieu mît rien de son côté. Un Dieu qui ne m'entendrait pas, un Dieu qui n'aurait jamais rien à me dire, un Dieu qui ne s'inclinerait jamais vers une misère, ce serait une idole et rien de plus, une idole sourde et muette qui n'obtiendrait de moi que dédain et aversion. Une religion qui, comme les cultes païens, n'est qu'un monologue, n'est pas une religion ; ce n'est qu'une longue duperie qui ne saurait longtemps satisfaire le cœur. Est-ce que vous consentiriez, m. f., à parler ou à écrire à quelqu'un qui ne vous répondrait jamais ? Entretiendriez-vous des relations d'amitié avec un de vos semblables qui jamais ne vous donnerait un signe de sympathie ? Eh bien ! de même nous ne pouvons pas consentir à nous agenouiller devant une divinité muette, indifférente et insensible ! Ce ne serait digne ni de Dieu ni de nous ; laissons cela aux peuplades sauvages qui n'ont pas encore connu la lumière de l'Evangile.

Pour nous, nous voulons autre chose ; nous entendons que la religion soit l'ensemble des rapports de l'homme vis-à-vis de Dieu ; mais aussi l'ensemble des rapports de Dieu vis-à-vis de l'homme. Elle réclame, elle exige nécessairement des actes réciproques entre l'un et l'autre. Son nom, ne l'oubliez pas, exprime un *lien* entre le Créateur et sa créature, un lien qui relie la terre au ciel, le temps à l'éternité, l'humanité à la divinité, c'est une chaîne qui rattache la misère à la fortune, la pauvreté à la grandeur, la faiblesse à la force.

2° Mais montons plus haut. La religion — et c'est ce qui en fait la beauté idéale — est encore entre Dieu et l'homme l'échange de leur amour.

L'homme est, comme on l'a dit, une intelligence servie par des organes ; mais avant tout, c'est un cœur. Le cœur, quelle que soit la poitrine dans laquelle il a battu, est en nous la faculté qui naît la première et celle qui meurt la dernière. Et ce qui prouve que l'homme est avant tout un cœur, c'est qu'en lui tout vient de là : les grandes pensées, les paroles vibrantes, les dévouements héroïques, les existences fécondes, les morts glorieuses ! C'est le cœur qui fait les héros, les apôtres, les martyrs, les saints ! C'est le cœur qui nous met sur le chemin de l'honneur, de la gloire, du génie, de l'immortalité.

Or, si l'homme, comme nous l'a appris le catéchisme, est fait à l'image de Dieu, Dieu est donc aussi un cœur. Par conséquent, il est amour. Ainsi l'appelle S. Jean, *Deus caritas est* (I Jo., IV, 16). Mais quelle est la grande loi du cœur ? C'est de sortir de lui-même pour donner de lui-même et pour recevoir l'équivalent. Dieu et l'homme sortiront donc d'eux-mêmes, et poussés par le même sentiment, ils se chercheront l'un l'autre. Où se rencontreront-ils ? Sur le terrain de la Religion. C'est là que se fera l'échange de leur mutuel besoin. Le commerce vivant de Dieu et de l'homme dans la rencontre de leurs sentiments réciproques, voilà donc l'idéal véritable de la Religion.

3° Vous voyez maintenant à quelle conclusion nous devons aboutir. Vous comprenez que Noël est par excellence la fête de la Religion, celle qui répond le mieux à son idéal. Noël n'est qu'un diminutif d'*Emmanuel* qui signifie *Dieu avec nous ;* et de fait, que voyons-nous dans le mystère de ce jour ? Nous voyons la divinité et l'humanité se rencontrer dans la petite ville de Judée. Depuis longtemps le Fils de Dieu s'était fait annoncer par les prophètes; puis, un jour, il quitte les splendeurs du ciel et vient s'incarner à Nazareth, et porté providentiellement à Bethléem, c'est là qu'il vient au monde. L'humanité se met aussi en mouvement de son côté. En cette occurrence solennelle, elle est représentée par les bergers et les Mages. Les uns et les autres s'inclinent pleins de respect devant le nouveau-né, et c'est alors que Dieu et l'homme se trouvent en présence et que dans cette rencontre ineffable se fait l'échange de leur amour.

Pour sa part, Dieu se donne lui-même ; l'humanité, par l'intermédiaire des bergers, donne le lait des brebis, la toison des agneaux, les fruits de la terre, et par le ministère des Mages les trésors de l'Orient. Ainsi se fait l'union du Créateur et de la créature. Je vous le demande : y a-t-il un de nos mystères qui, mieux que celui-là, s'harmonise avec l'idéal de la Religion? Noël est par conséquent son expression la plus exacte, c'en est la fête par excellence.

II. — *Fête de la Patrie*

Elle est également la fête par excellence de la Patrie, car c'est celle qui s'accorde le mieux avec son histoire.

La Patrie ! Parmi les mots qui tombent de nos lèvres, en voilà un des plus puissants. Tout homme qui n'est pas dénaturé aime le pays qui l'a vu naître, et cet amour est gravé au fond de son cœur. Eh bien ! apprenez que l'histoire de votre patrie est intimement liée au souvenir de Noël.

Cette histoire peut se résumer en trois chapitres qui comprennent son âme, sa vocation, son organisation. Or, dans chacun d'eux je trouve un sceau laissé par notre grande fête chrétienne.

1° L'âme de la France a eu son baptême. Elle l'a reçu à la Noël de l'an de grâce 496, dans la personne de son chef Clovis, de sa famille, de sa suite et de son armée. Or, Clovis parmi nous, m. f., est le père de la Patrie, le fondateur véritable de la France. Avant lui, nos aïeux étaient des barbares plongés dans les erreurs de l'idolâtrie. Mais une fois baptisés, ils entrent dans le courant de la civilisation chrétienne et perdent peu à peu le caractère de leur barbarie. Ils sont la première nation baptisée parmi les peuples nouveaux, et c'est pourquoi la France a reçu le titre de « fille aînée de l'Eglise. » Et c'est en cette nuit à jamais mémorable que par son baptême elle l'a mérité ! N'est-ce pas là pour elle un sceau ineffaçable, un souvenir éternel ?

2° Mais Noël doit avoir sa place dans la vocation providentielle de notre patrie.

La Providence assigne à chaque nation la mission qui lui convient dans le monde. C'est ainsi que le peuple juif est devenu le berceau du Sauveur, et le peuple romain le berceau de l'Eglise. Quelle est la vocation que la Providence a donnée à la France ? L'histoire répond par ce mot célèbre : *Gesta Dei per Francos,* Dieu se sert des Francs pour ses affaires, ou encore « la France est le sergent de Dieu. » De fait, quand nous parcourons les annales de notre pays, nous voyons que lorsque le catholicisme est menacé au cœur de la vieille Europe, c'est la France catholique qui le fait triompher.

C'est elle qui chasse l'arianisme, elle qui écrase le mahométisme, elle qui a raison des Albigeois, elle qui donne à la Papauté son domaine temporel pour agrandir sa dignité et assurer son indépendance, elle qui se met à la tête des Croisades pour la délivrance du Saint Sépulcre. Et quand, pour accomplir ces

saintes prouesses, elle dégaîne son épée, c'est au cri de : *Noël ! Noël !*

Ce cri, sur les lèvres de nos ancêtres, n'était pas seulement un cri de guerre, c'était en même temps un cri de joie. La France le poussait pour l'avènement de ses rois, pour la naissance de ses princes, pour ses fêtes nationales, pour ses réjouissances patriotiques. Elle se souvenait par là qu'elle avait été baptisée à ce cri. Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine de ces noëls, simples et naïfs que l'on chante encore dans le fond de nos provinces françaises. Ces chants populaires, qui tendent à disparaître avec la foi, et qui étaient d'ordinaire accompagnés d'instruments champêtres, jusque dans les demeures rustiques étaient l'écho de ces époques si chrétiennes.

3° La patrie a son organisation comme toute famille ici-bas. C'est l'agglomération des foyers réunis sous le même ciel, avec les mêmes espérances. Eh bien ! cette organisation n'est pas sans relations avec Noël.

Trois principales catégories d'êtres composent la patrie : les enfants, les femmes, les hommes. Or — et je regrette de ne pouvoir m'étendre sur cette dernière considération — qui ne sait que pour les enfants de nos familles chrétiennes Noël est la plus merveilleuse des fêtes, la plus touchante, la plus intime ? Il en est de même pour la femme, qu'elle soit jeune fille, épouse ou mère. Les hommes eux-mêmes ne sont jamais tout à fait étrangers aux charmes de la religieuse poésie de cette fête. Les humbles, les petits, les artisans surtout y trouvent l'exemple de la patience, de la résignation, dans leur pauvreté ; les heureux du siècle, les grands eux-mêmes ressentent la douce impression que leur apporte la touchante solennité.

* *

Après cela, est-ce que Noël n'est pas vraiment la fête par excellence de la Patrie ? Et puisqu'elle est également la fête par excellence de la Religion, vous devez l'aimer en votre double qualité de chrétiens et de patriotes, d'enfants de l'Eglise et d'enfants de la France. Mais l'aimer, c'est peu ; il faut la célébrer avec son âme et son cœur. A ces conditions seulement elle sera un gage d'espérance chrétienne et nationale, de salut catholique et patriotique.

Au cœur du XII^e^ siècle, les habitants du Brabant perdent leur roi, qui ne laisse pour le remplacer qu'un enfant en bas-âge. Leurs voisins trouvent l'occasion favorable pour les attaquer. Que font alors les Brabançons ? Ils jurent fidélité au petit roi et se préparent à le défendre ; puis, pour s'animer dans le combat, ils suspendent son berceau au bord du champ de bataille, aux branches d'un arbre. La vue de ce berceau électrise les braves, encourage les peureux. Aussi le soir les Brabançons remportent la victoire.

Vous saisissez l'analogie. Nous sommes tous des combattants ; nous avons à subir la lutte pour la vie et pour l'éternité. Voulons-nous remporter la victoire ? tournons-nous vers Bethléem, rallions-nous autour du berceau de l'Enfant-Dieu. Faisons-le aussi au point de vue national. Car nous ne sommes pas sans anxiété pour les lendemains de la patrie. Demain, c'est l'inconnu, c'est le mystère, et parfois nous croyons entendre, dans un lointain qui se rapproche chaque jour, les pas de l'envahisseur. Il y a comme une épée suspendue sur la tête de la France qui veille, ou qui dort, ou qui ferme les yeux ! Car nos ennemis ne désarment pas. Pour vaincre, reprenons-nous à aimer le Dieu de Clovis et de Clotilde ; rallions-nous autour de son berceau. Nous pourrons ainsi affronter sans peur et avec confiance les batailles de l'avenir. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour la bénédiction d'une statue de S. Eloi

L'HONNÊTE HOMME, LE BON FRANÇAIS, LE SAINT ÉVÊQUE

Mes frères,

Nous venons de bénir la statue de S. Eloi. Désormais elle aura une place d'honneur dans notre église. L'ayant sans cesse sous les yeux, vous penserez davantage à prier le grand saint qu'elle représente. Voyant à ses pieds une charrue et un bœuf, c'est-à-dire la représentation d'un instrument que vous maniez souvent et d'animaux qui sont l'objet de vos soins journaliers, vous vous souviendrez mieux que S. Eloi est le patron de votre profession et le protecteur de vos travaux.

Il est certainement un des saints les plus populaires de notre pays. Depuis longtemps la reconnaissance des peuples s'est plu à l'appeler « le bon S. Eloi ». Et avec raison, car il est une des figures les plus nobles et les plus sympathiques de notre histoire. Il fut un honnête homme, un bon français et un saint évêque.

I

S. Eloi fut d'abord un honnête homme.

L'honnêteté est une vertu. Il semble que ce soit une vertu purement humaine et que pour la posséder il ne soit pas nécessaire d'avoir de la religion. C'est une erreur, m. f. L'honnêteté, c'est-à-dire l'amour de la justice, le respect des droits de chacun, est une vertu essentiellement chrétienne. Plus la religion règne dans un pays, plus le droit de chacun y est respecté et plus le sentiment de la justice y est en honneur. Au contraire, plus la religion y est en baisse plus aussi l'on y rencontre de gens sans foi ni loi, sans délicatesse et sans conscience. En même temps que la religion, l'honnêteté disparaît chez les patrons, qui trop souvent exploitent leurs ouvriers comme des machines ; elle disparaît chez les ouvriers, qui desservent les patrons en sabotant l'ouvrage, en employant mal les heures de travail, ou même en détériorant exprès le matériel qui leur est confié ; elle disparaît chez l'industriel, qui fabrique de la camelote au lieu de bonne marchandise ; chez le commerçant, qui vend à prix élevé des denrées de dernière qualité, parfois même frelatées, et qui, pour gagner davantage, ne craint pas d'empoisonner le public.

Eh bien ! tel n'était pas S. Eloi. La profession qu'il exerça au début de sa vie, celle d'orfèvre, était bien faite pour tenter sa cupidité et mettre à l'épreuve son honnêteté. Ses collègues ne résistaient pas toujours à la tentation, ils prélevaient pour eux-mêmes une partie des précieux métaux qu'on leur confiait et dissimulaient leur larcin en disant que la lime ou la forge en avaient diminué la quantité.

L'honnête S. Eloi ignorait ces procédés, et vous savez comment, un jour que le roi Clotaire lui avait remis des lingots d'or pour en fabriquer un trône, ce n'est pas un, mais deux trônes que l'honnête orfèvre apporta au roi.

L'honnêteté, m. f., est une vertu que vous avez

occasion de pratiquer dans votre métier agricole comme dans les autres professions. Il faut être honnête pour s'arrêter avec sa charrue au moment voulu et ne pas anticiper sur le champ du voisin ; il faut être honnête pour ne pas causer de dommage avec ses attelages ou avec son bétail ; il faut être honnête pour ne vendre que des denrées de qualité loyale ; il faut être honnête pour ne conduire sur les champs de foire que des animaux sans vices cachés, pour ne livrer au boucher que des bêtes saines. Cette honnêteté, m. f., vous l'avez tous ; demandez à S. Eloi de vous la conserver, pour le bon renom de votre paroisse.

II

S. Eloi fut un honnête homme ; il fut également un bon Français.

Appelé dans les conseils du roi en récompense de sa probité et investi de la charge de premier ministre, il s'acquitta de ces hautes fonctions pour le plus grand bien de la France naissante.

Et d'abord il usa de toute son influence sur l'esprit du roi Dagobert pour obtenir de lui des lois sages et justes. Il mit de plus tous ses soins à développer les richesses du pays. Bien avant Sully, le ministre d'Henri IV, il comprit que l'industrie et l'agriculture sont les deux sources de richesse de la France. L'industrie ayant fait l'occupation de sa jeunesse, il ne pouvait manquer d'en favoriser les progrès. Mais l'agriculture elle aussi fut l'objet de tous ses soins. La France, au moment où il vivait, était encore couverte de nombreuses forêts. Les invasions des Barbares n'avaient guère permis de les défricher pour en faire des plaines fertiles. Du reste, les Francs, peuple surtout guerrier, n'avaient ni le goût ni la science nécessaire pour ce genre de travail. Que fit S. Eloi ? Il encouragea la fondation des monastères dont S. Benoît, S. Martin, S. Colomban venaient d'enrichir l'Occident, et chaque monastère devint bientôt un centre agricole et comme une ferme modèle. La nuit, les moines chantaient les louanges de Dieu, et le jour ils prenaient la cognée et abattaient les arbres, puis ils défonçaient à la bêche le sol vierge des forêts ainsi abattues et uniquement peuplées jusque là par les bêtes sauvages.

C'est ainsi que furent mises en culture la plupart des plaines et des vallons que vous cultivez et où paissent vos troupeaux, où ondulent en été vos moissons d'or. C'est ainsi que furent plantés les vignobles des coteaux de Bourgogne et de Champagne au renom si mérité.

Rien d'étonnant, dès lors, que S. Eloi soit votre Patron. Protecteur de l'agriculture de son vivant, pourquoi au ciel aurait-il cessé de s'intéresser à ceux qui s'adonnent à cette profession ? D'autant plus que c'est la profession la plus noble, puisque vous y êtes les collaborateurs de Dieu qui par son soleil et sa pluie féconde vos travaux, la plus utile, la plus nécessaire, puisque c'est elle qui nourrit le genre humain. C'est parmi ses fidèles que la patrie recrute ses plus robustes soldats, c'est elle qui lui donne ses meilleurs citoyens, car ce n'est pas, vous le savez bien, parmi les cultivateurs que se recrutent les fauteurs de grève et de révolution.

Puisse le grand Français que fut S. Eloi vous conserver toujours bons Français comme lui !

III

S. Eloi, enfin, fut un saint évêque.

Le roi Dagobert étant mort, les habitants de Noyon qui avaient perdu leur pasteur demandèrent Eloi pour évêque. Malgré sa résistance, il fut obligé d'accepter, et dans cette nouvelle charge il déploya le même zèle intelligent que dans les précédentes.

Le diocèse de Noyon s'étendait jusqu'en Belgique. S. Eloi le parcourut en tous sens, prêchant l'Evangile aux populations des campagnes, encore païennes en grande partie, multipliant les miracles et opérant de nombreuses conversions. Il mit à défricher les âmes la même ardeur que mettaient les moines à défricher la terre. Car, il y a plus d'une analogie, m. f., entre la culture des âmes et la culture du sol, entre la profession de l'évêque et du prêtre et la vôtre. En maintes pages de son Evangile, Notre-Seigneur ne compare-t-il pas le royaume des cieux, c'est-à-dire l'Eglise, à un champ, à une vigne, la parole de Dieu que prêchent vos pasteurs à la semence que le laboureur jette dans ses sillons, les bons chrétiens au bon grain que le père de famille engrangera un jour dans les greniers du Paradis, les méchants au contraire à l'ivraie qui au temps de la moisson sera liée en paquets et jetée au feu ?

Quelle charité devait avoir S. Eloi pour les habitants des campagnes, qui formaient la partie la plus nombreuse et la plus sympathique de son vaste troupeau ! Comme il devait s'intéresser à leurs travaux, appeler sur eux de tout cœur les bénédictions du ciel ! Comme il devait compatir à leurs peines !

Ce qu'il faisait pour ses contemporains, il continue de le faire au ciel pour les cultivateurs de tous les temps, et voilà pourquoi, tout évêque qu'il fut, l'Eglise l'a donné comme Patron aux cultivateurs en même temps qu'aux ouvriers en métaux. Ayez donc confiance en lui, m. f. ; invoquez-le souvent.

Demandez-lui de protéger vos récoltes, de bénir vos étables et d'en écarter les épidémies. Demandez-lui surtout de vous apprendre à cultiver vos âmes avec le même soin que vous mettez à cultiver vos champs, afin qu'un jour, devenus saints à votre tour, vous puissiez aller partager son bonheur. Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOISE SAINTE

XIII

LE DEUTÉRONOME

Le dernier livre du Pentateuque, que les chrétiens ont coutume d'appeler *Deutéronome,* c'est-à-dire « seconde Loi », est quelquefois désigné par les rabbins juifs sous le nom de « Livre des reproches ». Ces deux titres correspondent aussi bien l'un que l'autre à la réalité des choses. En effet, l'ouvrage dont nous parlons contient, d'une part, une répétition du code que Jéhovah avait déjà promulgué pour les Hébreux, mais cette réitération de textes impératifs est précédée d'une longue énumération des griefs de Dieu contre son peuple ingrat.

I

Ces reproches n'étaient pas inutiles. Durant tout le cours de leurs pérégrinations à travers le désert, on eût dit que les Israélites s'efforçaient de lasser la patience du Seigneur en répondant à chacun des miracles opérés en leur faveur par de nouveaux abandons de la Loi. Au moment où ils allaient s'établir enfin dans la terre qui leur était promise, il était normal que Dieu leur remît vigoureusement en

mémoire les préceptes qu'ils auraient à observer dans la suite des siècles ; et, pour que ces commandements soient mieux obéis, il était bon qu'ils fussent appuyés par le double rappel des miséricordes du Très-Haut et des sanctions que sa justice est parfois forcée de porter.

Ce but qui a inspiré l'auteur sacré, donne à l'ouvrage un caractère assez spécial et le différencie nettement des autres volumes de la série à laquelle il appartient. Selon l'expression de Théodoret, le Deutéronome « contient la répétition sommaire de tout ce qui a été fait ou prescrit dans les premiers livres. »

Mais il faut bien se garder de croire que cette répétition soit purement matérielle et comme mécanique. Sans doute, Moïse revient sur des faits déjà connus et des idées exprimées. Mais lorsqu'il s'agit des événements, il se borne à les résumer pour en dégager les leçons et les conclusions nécessaires. Et lorsqu'il récapitule les ordonnances antérieures, il le fait d'une manière aussi libre qu'utile. Souvent il condense les textes, les abrège ou même se contente de faire allusion à certains passages universellement connus par le peuple. Parfois même il passe sous silence des catégories entières de lois, notamment celles qui s'appliquent plus spécialement aux lévites ou aux prêtres, peut-être parce que ces règles, destinées à un public d'élite, étaient moins oubliées et mieux observées que celles imposées à la masse ignorante ou indifférente de la nation. En revanche, l'écrivain inspiré ajoute quelquefois des détails encore inédits, soit au sujet des faits antérieurs, soit surtout en matière législative. On serait donc bien mal fondé à prétendre que le Deutéronome ne sert à peu près à rien, puisqu'au contraire il nous fournit des données nouvelles tant sur l'histoire que sur les mœurs et sur les règles de vie des douze tribus.

Une des particularités les plus curieuses du Deutéronome, c'est qu'à peu près tout s'y passe en discours. L'ensemble du volume est formé par trois longues allocutions de Moïse, qui d'ailleurs s'enchaînent si bien qu'on pourrait les considérer comme les trois parties d'un même tout. C'est seulement dans les derniers chapitres que la narration historique d'événements nouveaux reprend ses droits. Et là encore, ainsi que nous allons le voir tout à l'heure, le genre oratoire tient une grande place, puisque c'est à cet endroit que se trouvent le cantique suprême de Moïse et sa dernière bénédiction prophétique sur le peuple qu'il avait si longtemps et si péniblement conduit vers l'aboutissement de son destin.

Une chose à remarquer encore, c'est la différence de méthode entre ce livre et les précédents pour inculquer aux Juifs la Loi à laquelle ils avaient tant de peine à demeurer fidèles.

Jusqu'alors les ordres de Dieu avaient été donnés d'une façon catégorique, impérative et sèche, un peu comme nous pouvons le voir de nos jours dans la succession des articles de nos différents Codes. Maintenant les explications se mêlent au commandement. Moïse ne parle plus à ces hommes qui avaient entendu la foudre gronder sur le Sinaï et qui avaient dû se prosterner devant la gloire sensible de Jéhovah. Cette génération a disparu, peu à peu fauchée dans le désert sous la colère vengeresse de Dieu. Aux pères ont succédé les fils, et ceux-ci n'ont pas été témoins des grandes choses d'autrefois, pas plus que des circonstances qui ont impérieusement dicté telle ou telle partie de la législation. Il faut donc bien leur mettre sous les yeux les raisons profondes de la Loi ; il faut leur en commenter les textes, afin qu'ils les appliquent non seulement dans leur lettre, mais dans leur esprit ; il faut enfin les exhorter et les encourager à s'y soumettre avec docilité et constance. Tel est le dessein que se propose Moïse dans l'admirable série de ces trois discours inspirés.

II

Donc, en la 40e année depuis la sortie d'Egypte, le premier jour du onzième mois, le Patriarche prit la parole devant ses fils et il leur annonça, suivant la formule de la Bible, « tout ce que le Seigneur lui avait ordonné de leur dire. »

Il commença par leur rappeler que s'ils s'étaient mis en route vers Chanaan, cela avait été sur l'ordre de Dieu lui-même, qui leur avait promis, au mont Horeb, de livrer entre leurs mains la région depuis longtemps désignée comme l'héritage des enfants d'Abraham. Puis il en vint à quelques-uns des incidents qui avaient marqué les étapes de la pérégrination : le choix de ses collaborateurs, l'exploration du pays à conquérir, la révolte du peuple découragé, l'annonce du châtiment divin et la soumission des coupables. Il évoqua ensuite la rencontre de divers peuples, dont quelques-uns se comportèrent amicalement, mais dont les autres durent être vaincus grâce à la souveraine puissance de Dieu. Après avoir raconté les défaites des rois Sehon et Og, ainsi que le partage des terres dont on s'était emparé à l'est du Jourdain, il avoua qu'il avait prié le Seigneur de lui donner la joie d'introduire Israël dans la Terre promise ; mais que Dieu lui avait refusé cette grâce, à cause de l'impatience qu'il avait un jour manifestée, et avait réservé cette gloire à Josué son serviteur. De tous ces faits il dégagea des enseignements à la fois sublimes et pratiques : la nécessité de garder les commandements du Très-Haut, l'obligation de se souvenir de ce qui s'était passé à l'Horeb, de fuir l'idolâtrie et de rester fidèle à la Loi, tout en redoutant les vengeances de l'Eternel.

Le deuxième discours de Moïse constitua ensuite une véritable et nouvelle promulgation de la Loi sacrée. Il passa en revue, si l'on peut s'exprimer ainsi, les textes essentiels du code théocratique, en les complétant ou en les renforçant au besoin. La première partie, surtout, est d'une importance capitale, car, dans son ensemble, elle s'applique encore à nous, tandis que la seconde partie était plus spéciale aux Israélites. Le Décalogue, en effet, est répété, et c'est chose toute naturelle, puisque cette Loi suprême domine tous les âges et toutes les races de l'humanité. Moïse expose le motif suprême qui doit nous incliner à l'obéissance, c'est-à-dire l'amour de Dieu ; il s'élève à nouveau contre l'idolâtrie, il rappelle les libéralités du Seigneur, la multitude de ses bienfaits gratuits, la générosité de son pardon, tout cela pour pousser les âmes vers la gratitude et la docilité. Il multiplie les bénédictions sur ceux qui sauront se soumettre et menace des plus effroyables malédictions les rebelles. Puis il résume rapidement les principales dispositions légales qui régissaient les Juifs. Le droit religieux d'abord, avec l'obligation de détruire les sanctuaires des faux dieux, l'unité du culte, l'interdiction d'imiter les rites païens, la distinction des mets purs et impurs, la seconde dîme, l'année sabbatique, l'affranchisse-